

Miscou, mon amour insulaire

Joseph Yabas

Nous avons eu l'occasion de rencontrer Anne-Laure, une retraitée originaire du Finistère en Bretagne, qui n'a plus quitté Miscou depuis qu'elle a visité l'île avec son conjoint en 2017. L'entrevue s'est déroulée chez Henry, un habitant de Miscou connu pour sa quasi-autonomie alimentaire et son engagement envers la protection de la faune marine.

Notre interlocutrice nous a fait part de son amour profond pour la nature locale de Miscou, en particulier pour la mer, l'iode et les tourbières. Elle a également exprimé son intérêt et son attachement pour l'histoire acadienne, qu'elle perçoit comme une résonance avec son propre héritage breton.

En manque d'iode

Joseph : Que fais-tu dans la vie? Qu'est-ce qui t'a amenée ici?

Anne-Laure : Je suis retraitée. [...] Qu'est-ce qui m'a amenée ici? La mer d'abord parce que je suis née pas loin de la mer, en Bretagne. J'ai fait mes études à Paris. J'ai migré à 23 ans au Québec. J'ai travaillé autour de Montréal et j'ai toujours été en manque d'iode. Moi, je devais retourner, sentir la mer et je m'étais dit qu'à ma retraite, ou je retourne en Bretagne, ou je me trouve quelque chose en Gaspésie ou ailleurs. Et on est venu ici en camping avec notre petite tente, le chien. Puis j'ai vu une vieille maison abandonnée avec une pancarte à vendre. Ça faisait sept ans qu'elle était inhabitée. Elle allait tomber et j'ai eu un coup de cœur. On a fait une offre d'achat ridicule et ça a été accepté tout de suite. Ça fait qu'on est venu une

semaine en vacances, on est reparti propriétaires d'une maison à Miscou au bout du monde.

Elle sourit en se rappelant cet épisode déterminant.

A : J'étais dans les services sociaux, je travaillais pour la direction de la protection de la jeunesse. J'ai pris ma retraite un peu à l'avance. Ça fait que, finalement, je me suis dit « Oh! Un autre projet! » Et au début, on s'est dit le va-et-vient, puis là il y a eu la pandémie. Ça a été difficile de retourner au Québec pour nous. On a eu des problèmes avec la location de la maison. Ça fait qu'on a décidé de tout vendre, puis de s'installer ici et on rénove la maison depuis. C'est une très vieille maison qui a une grosse histoire. C'est une maison de 1898-1890 qui allait tomber, puis c'est ça. [...] Nous, on est dans le nord de l'île, donc passé les plaines, on n'a pas de voisin. Il y a les originaux qui traversent sur notre terrain. C'est une petite ferme. On n'est pas juste sur le bord de l'eau, mais on est protégé par la forêt un petit peu. Puis on est à deux kilomètres du phare, donc.

Monde sauvage et pureté

A : Puis, moi j'ai un coup de cœur, je suis une amoureuse folle de Miscou, vraiment un coup de foudre. J'adore la Péninsule acadienne et j'adore les gens d'ici. Miscou, c'est une île pure. Il n'y en a pas d'autres comme ça. Je suis retournée en Bretagne. J'adore la Bretagne, c'est beau, le Finistère, c'est vraiment beau les côtes. Mais il y a toujours du monde de nos jours. Des gens partout sur les plages. Ici, c'est un monde sauvage qui est

multiple à découvrir. Que ce soient les bords de mer, que ce soient les tourbières, il y a un monde incroyable dans les tourbières. [...] Il y a des *trails*, des chemins pour les 4 roues, des dunes, des champignons, des petits fruits, il y a tout à cueillir au niveau de la nature.

J : Qu'est-ce que tu préfères dans ce changement de saison ?

A : L'été, on se baigne. Il y a des belles plages, on a de la visite parce que les gens viennent au bord de l'eau. Il y a des touristes, ça bouge plus, il y a plus de spectacles. L'automne, c'est magnifique parce qu'il y a des tourbières qui deviennent rouges. L'hiver, c'est ma saison préférée. C'est super changeant. Tu vas le matin, la mer est dans un état, tu retournes à midi et puis, le soir, tu ne verras pas la même chose.

Anne-Laure en parle avec beaucoup d'émotions et de frissons.

A : Moi, je fais de la photo tous les jours au bord de l'eau et, tous les jours, je vois la mer différemment. C'est blanc, c'est pur. [...] Et il n'y a personne. Les gens ne vont pas au bord de l'eau.

J : C'est magnifique.

A : Mais c'est le style de vie qu'il faut choisir.

Vie en communauté et traditions

J : Parle-nous de la communauté ici, de Miscou et des relations avec les autres îles, comme Lamèque et Shippagan.

A : Miscou était une tribu, comme dirait Sandra Lecouteur. Parce qu'il n'y avait pas de pont ou il y avait juste un traversier. Il y avait ici des familles

fondatrices. Il y avait des familles anglophones au bout de l'île. L'intérieur de l'île avait des maisons beaucoup plus petites de francophones. Les familles Lanteigne, les familles Chiasson. Quand je dis « tribu », je veux dire qu'il y a eu des tas d'histoires entre les gens. À Miscou, il n'y avait jamais personne qui venait parce qu'il n'y avait pas de pont. Les gens faisaient leurs lois ici, c'est pour ça « tribu ».

J : Et qu'est-ce qui a changé socialement ?

A : La première, ça a été le pont qui a fait une émigration des jeunes. Puis, l'arrivée des touristes. Et la deuxième, ça a été la pêche aux homards qui, quand elle s'est commercialisée, a créé une scission sociale entre des gens extrêmement riches, millionnaires, qui sont propriétaires de bateaux, et des gens qui travaillent juste de façon saisonnière pour avoir droit au chômage.

Les règles non officielles

J : Est-ce que tu te sens chez toi ici ?

A : Oui, mais c'est récent. Et ça, c'est très personnel. Je ne me suis pas sentie plus chez moi, plus au Québec. Moi, je suis bretonne, OK, mais je suis d'adoption acadienne. J'ai transité par le Québec où je n'ai pas forcément été si bien reçue quand je suis arrivée, puis que j'ai pris la job des autres. Donc, ça, je comprends, c'est quoi le processus migratoire [...] Il y a des gens qui ont été expulsés de l'île parce qu'ils ont bloqué des chemins, ils ont acheté un terrain et ils ont voulu mettre une barrière et on leur a fait comprendre qu'ils n'avaient rien à faire en fait. C'est ça, Miscou, c'est un peu tribal. Puis il y a des règles non officielles à suivre. C'est des accords tacites de respect et surtout, et il y a une susceptibilité plus

grande qu'à Lamèque, plus grande que Shippagan ou du côté de Caraquet.

J : Pourquoi ?

A : Parce qu'ils ne s'affichent pas. Ici, le problème c'est qu'il y a quand même de l'analphabétisme. Des gens qui ne savent pas, les jeunes ne sont pas analphabètes, mais les plus vieux, il y en a beaucoup, beaucoup. Il faut qu'ils trouvent leur intérêt de participer à quelque chose.

Qui peut dire : « Je suis Acadien » ?

J : Mais en parlant de ces différences entre Miscou, Lamèque, Shippagan, etc., je me demande, mais je pense qu'on est beaucoup à se la poser : qu'est-ce qui définit un Acadien ? Qu'est-ce qui fait un Acadien ? Qui peut dire : « Je suis Acadien » ?

A : Ça, c'est des récits, c'est même pas géographique, c'est l'histoire. Tu sais, moi, je peux dire que je suis de la Bretagne. Elle est définie, c'est officiel, j'ai pas de passeport breton et j'aimerais. Acadien, c'est toute l'histoire de l'Acadie, c'est encore plus fort et de façon identitaire à cause de la déportation. C'est des gens qui ont vécu beaucoup de souffrances, qui sont partis, qui sont revenus, qui ont été sous la coupe des Anglais pendant des années ici aussi. [...] C'était pratiquement de l'esclavagisme des gens d'ici, puis à un moment donné, ils se sont montés en coopérative, puis ils ont réussi à se débrouiller au niveau économique. Mais l'histoire acadienne, c'est toute l'histoire de la déportation, de la fierté d'avoir cette identité, de la fierté des ancêtres qui ont lutté, qui sont revenus. Moi, je suis allée en Bretagne en octobre, parce que ma maman est décédée [...] Mais j'ai voulu aller à Belle-Île-en-Mer parce que Belle-Île-en-Mer est une île acadienne, parce que ce sont des Acadiens qui ont été

déportés en Angleterre et libérés. On leur a donné des terres à Belle-Île, j'y ai été. Bon, c'est sûr que c'est pas le même esprit d'appartenance, mais il y a une fierté quand même de certaines personnes qui connaissent leur histoire. Mais je pense que c'est lié à ça. C'est lié aussi à toute la confrontation avec le milieu anglophone, avec les Anglais. Ici, tu parles français, mais c'est du français acadien, pas du chiac de plus bas. Mais vous, si vous étiez là le 15 août, vous auriez des frissons.

Tania : Qu'est-ce qui se passe le 15 août ?

A : Le 15 août à Caraquet, c'est le grand défilé, là, des gens qui sont venus ici. T'as des bébés, t'as des ados, t'as des vieux, t'as des jeunes. Tout le monde défile avec des couleurs acadiennes avec leur nom de famille. Landry ceci et cela. C'est incroyable quand même. Il n'y a plus ça. Même Gabriel, qui est Québécois et qui est très nationaliste, il n'en revenait pas de cette unité et cette fierté remarquables à Miscou. Moi, j'adore ça. Ce qui se passe, c'est qu'ils partent du port et tout le monde se rallie. Les chars, les voitures. Ils vont tous au phare, donc ils passent devant chez nous. Moi, je ne fais pas partie du défilé, mais on dit « Bravo l'Acadie ! » Mais il y a quelque chose de magique, vraiment, de cette appartenance, de cette fierté. Mais il faut lire sur l'histoire acadienne.

J : On a eu l'occasion d'aller au village acadien. [...] Il y a beaucoup de gens qui ont écrit sur l'histoire acadienne. C'est toujours intéressant d'en apprendre davantage sur leurs points de vue. Le tien est particulièrement intéressant, car tu viens d'un milieu extérieur à l'Acadie.

A : Mais moi, je les comprends. Cette fierté-là parce que j'ai la même pour la Bretagne, qui a aussi vécu une confrontation avec la France. Nous aussi, on

a eu un Front de libération. [...] Et ici, c'est fort et c'est une belle fierté.

J : Comment tu délimites entre guillemets la Péninsule acadienne ?

A : Sur une carte. C'est Bathurst, Miramichi, tu vois, c'est à peu près ça la Péninsule acadienne. Tu verrais une carte ? [...] Ici, c'est les îles de la Péninsule, Lamèque ou Shippagan, c'est quasi une presqu'île. C'est compliqué ici. Mais, en gros, c'est cette pointe-là, le nord de la Péninsule acadienne. Mais l'Acadie c'est pas un territoire. Tu vois en Nouvelle-Écosse. Là, il va y avoir le festival de cette année-là, le Congrès mondial acadien, là, en juillet. Ça, c'est Baie Sainte-Marie, mais tu entends, les gens parlent, et moi, je ne suis pas capable de comprendre. Puis les Chiacs, ils sont acadiens aussi. Jusqu'à Shédiac, c'est toute la bande maritime du Nouveau-Brunswick. [...]

Une houle humaine

T : Le groupe de conservation de nature dans lequel tu es impliquée, il est toujours aussi actif, il est toujours mobilisé ?

A : Nous, on a été, je pense, pendant deux ans en réunion, puis il y a eu des réunions houleuses parce qu'à un moment donné, [...] ici, les gens font du 4 roues sur la plage, ce qui n'est pas permis. Il y a même des camionnettes qui vont sur la plage, ce qui détruit aussi les dunes, surtout au passage. Ici, c'est un enjeu, mais il y a des trails de 4 roues sur les dunes, c'est l'angoisse des gens de Miscou de se faire interdire des choses qu'ils font depuis des années. Et ça fait partie de leur sport habituel. Par contre, il y a des nuances à avoir. Tu peux prendre une trail qui est déjà utilisée et puis tu ne vas pas démolir les dunes. Mais quand tu fais des trucs comme ça, partout où il y a des herbes et des

dunes, tu casses tout ça, c'est différent. Les gens ne sont pas prêts. Et puis, ici, ce qui est difficile aussi, c'est à cause du cycle saisonnier de la pêche, c'est quand on commence nos rencontres au printemps. Mais là, tout le monde est sur la mer et les gens ne viennent pas. Alors qu'une fois tous les pêcheurs de l'île se sont mis ensemble pour aller chercher des casiers à homards et de nettoyage, ça a commencé comme ça. Moi, je pense qu'il y a une volonté, mais il y a un timing. Puis un leadership. C'est pas évident. Mais moi, ce que je dis à Robert, : « Écoute, par exemple et en ayant du plaisir, on peut ramener du monde. » Tu sais, la personne dit : « On a du fun, on a bien mangé et puis ça a été une super journée. » Puis, la fois d'après, tu as deux personnes de plus qui en parlent encore. Moi, je pense que c'est de cette façon-là qu'on va pouvoir faire quelque chose. Mais c'est plus individuel, comme Gabriel, mon copain lui part à bicyclette avec son gros sac, puis son pied, puis fait le nettoyage de chez nous au phare. Et ça lui prend des fois une demi-journée pour le faire [...]

« Penser la Péninsule acadienne autrement »

A : [..., sur la question environnementale] je suis découragée. Honnêtement, là, je suis vraiment découragée.

J : Mais est-ce qu'il y a quand même quelque chose qu'on doit essayer de faire ?

A : Oui, localement, penser la Péninsule acadienne autrement, c'est un mouvement « penser petit. » Ici, ce qui est magnifique dans la Péninsule. Ici, avec la hausse des prix des loyers, il y a de plus en plus de gens, de vieilles personnes qui ne sont plus capables de manger parce que le revenu ne suffit pas pour l'hébergement, on ne peut plus

aller à l'épicerie, ils vont chercher des paniers de nourriture à la friperie « Secours_Amitié », mais chaque fois que t'achètes un truc, ça sert à ça. Ma sœur était déprimée pour les élections européennes. [...] Mais je lui disais : « Marie-Yvonne, regarde ce qui se passait dans la Péninsule et c'est par des initiatives locales qu'on peut sauver la planète. Il faut commencer petit, puis reconstruire à notre niveau et créer une solidarité. Pas par des changements entre chefs d'État. » [...] Moi, je suis en furie et je suis bien à Miscou. Mais je suis en furie, c'est décourageant. Mais vous, vous allez créer autre chose. Faut cette génération. On va créer d'autres modes de vie. On est bien dans une communauté qui se serre les coudes, on est bien dans l'entraide, on est bien dans du petit, on est bien, on n'a pas besoin d'être millionnaire pour être heureux. Il suffit de se mettre à quatre pattes puis de manger des marguerites.

Une grappe de raisin dans la Péninsule

J : Si je te dis le mot « biorégion », à quoi penses-tu ? Comment la définirais-tu ?

A : Dans une région saine, un regard respectueux de la nature. Faire attention, être conscient. Partager, faire du troc. C'est l'économie de demain. Soutenir. Développer des connaissances naturelles. Arrêter d'alimenter les espèces d'entreprises qui n'en ont rien à foutre des gens au fond. Aller dans des friperies. Se serrer les coudes, puis partager. Moi, je pense que c'est ça l'avenir. Honnêtement, ça fait longtemps que je pense ça. Des petites cellules [...] qui à un moment donné, vont faire une grappe de raisin, puis ça fera peut-être une vigne. [...] Dans un livre que j'ai lu, il y avait une théorie de la gestion en coupole ou en corolle. En coupole, ça veut dire Monsieur le boss décide de tout. Tous les gens à appliquer ce qui se

passé actuellement par tout ce qui va se passer. Encore plus avec la droite. Et qui met des gens dans la frustration et du désespoir. Et le système en corolle où les gens de la base établissent des besoins, puis développent des moyens adaptés pour faire grandir des choses pour moi, c'est ça l'avenir. Parce que, sinon, c'est partout pareil dans l'agriculture et les changements climatiques en font partie. Parce que l'agriculture, ils vont avoir de la difficulté bientôt. Les pêcheurs vont avoir des difficultés. On voit la ministre des Pêches qui dit des niaiseries. Oui, il y a les baleines, mais il y a aussi des façons moins radicales et moins autocratiques de trouver des solutions. En arrêtant la pêche, demander à tout le monde de sortir leurs casiers. C'est énorme comme travail et ça sabote pas juste les riches pêcheurs, tous les saisonniers qui ne vont pas avoir leur montant assez pour avoir leur assurance chômage. C'est des chaînes. Il faut réfléchir petit. Pour moi, c'est ça la solution.

T : Est-ce que je peux te poser une question Anne-Laure, quand tu dis que tu vois un potentiel biorégional, tu le définirais à Miscou ou bien, comme tu dis Miscou par grappes, je ne sais pas ?

Moi, je pense à un grain de raisin à Miscou, un à Sainte-Marie-Saint-Raphaël, un à Pointe-Alexandre pour honorer la mentalité « ilienne ». Il y a, je ne sais pas si ça se dit, mais c'est beau. Il y a une rivalité aussi. Mais Miscou, c'est la tête de Turc du chapelet [...] Mais moi, je dirais des petits grains de raisin partout. Shippagan, c'est différent, nous, on a participé à une grande vente-débaras. À un moment donné, tout le monde sait cette journée-là et tout le monde a son kiosque. Puis, quand on dit, vous venez d'où ? Ils disent Petite Lamèque, Lamèque. Donc, il faut comprendre ça que j'ai pas compris encore vraiment. Mais à la

base, avant de monter quelque chose, tu as des leaders dans chacune des communautés, tu sais, tu peux semer des grains de raisin. Moi, je pensais peut-être faire des petits, penser à la Péninsule.

J : Penses-tu que les Acadiens des différents coins qu'on a cités seraient prêts? Qu'est-ce que tu en penses, toi? Des biorégions comme ça, ça sonnerait comment si je leur disais ça?

A : Non, il faudrait commencer par les écoles et par les gens. Enfin, il y a de plus en plus de jeunes qui sont sensibles à ça. Les vieilles générations, ça sera trop dur. Il faudrait commencer par les écoles, la sensibilisation des petits. Il y a plein de parents qui sont de plus en plus sensibles à ça. Moi, j'ai ma copine Caroline, elle est à Anse-Bleue, ses enfants connaissent les plantes. Elle va à l'école faire des sensibilisations. Il faut commencer comme ça. Il faut dire aux enfants pourquoi on ne jette pas un truc de Tim Hortons dans le fossé ni un truc de bière. Ils vont nourrir les renards. Ils nourrissent les renards, ce n'est pas bien, c'est mignon [...] Ils sont beaux les bébés renards, mais, en même temps, ils apportent leurs restes de bouffe de fast-food. Il y a beaucoup de sensibilisation à faire.

fait de son isolement. Il existe une richesse de savoirs vernaculaires que les anciens et anciennes peuvent transmettre, mais la volonté d'apprendre peut suffire pour adopter un certain nombre de savoirs. La biorégion pourrait être vue comme une grappe de raisins, chaque île représentant un grain de raisin avec sa propre culture et mentalité. L'éducation des enfants est une voie prometteuse pour sensibiliser les générations futures à des initiatives biorégionales. En outre, les personnes qui y résident semblent encore loin d'un avenir biorégional, mais les bouleversements environnementaux ou encore l'abandon des politiques amène un certain nombre à penser à très petite échelle à des initiatives encore trop souvent individuelles.

L'entrevue prend le point de vue d'une étrangère installée à Miscou depuis quelques années. À travers nos échanges, l'interlocutrice nous fait part d'un imaginaire collectif, d'une vie dans la Péninsule acadienne. Cette entrevue révèle que le potentiel biorégional de la Péninsule acadienne est profondément lié à l'attachement des habitants et habitantes à leur territoire, renforcé par l'histoire acadienne et le fort sentiment d'appartenance qui en découle. L'imaginaire autour de l'île de Miscou est puissant et contribue à cette identité forte, mais différente des autres îles de la Péninsule du

